

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 4 (1866)
Heft: 22

Artikel: Coppet : suite
Autor: Monnet, L.
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-178851>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 30.01.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

supérieur de réception de la Baie, par des clayonnages établis d'après le système Jenny.

b) En même temps, il faudra boiser les flancs dénudés du ravin, pour autant que ce sera possible.

c) Plusieurs murs de chute dans le canal de réception, surtout à l'aval des éboulements près de Saumont.

d) Etablissement ultérieur de radiers dans le canal, partout où il y aura des affouillements à craindre.

M. Chavannes évalue la dépense annuelle de 6 à 8,000 francs pour les quatre ou cinq premières années (24,000 à 40,000 fr.), ensuite 2 à 3,000 fr. jusqu'à la dixième année (12,000 à 15,000 fr.) En somme, de 56 à 55,000 francs. Nous estimons ces chiffres quelque peu élevés. »

Coppet.

IV.

Nous avons dit que M^{lle} Curchod, fille d'un pauvre pasteur de campagne, était restée indifférente aux tendres aveux de Gibbon ; on le comprendra facilement en jetant un coup-d'œil sur le portrait de celui-ci, tel qu'il nous est donné par Garat :

« L'auteur de la grande et superbe *Histoire de l'Empire romain* avait à peine quatre pieds sept à huit pouces ; le tronc immense de son corps, à gros ventre de Silène, était posé sur cette espèce de jambes grêles qu'on appelle *flûtes* ; ses pieds, assez en dedans pour que la pointe du droit pût embarrasser souvent la pointe du gauche, étaient assez longs et assez larges pour servir de socle à une statue de cinq pieds six pouces. Au milieu de son visage, pas plus gros que le poing, la racine de son nez s'enfonçait dans le crâne plus profondément que celle du nez d'un Kalmouck, et ses yeux, très vifs, mais très petits, se perdaient dans les mêmes profondeurs. Sa voix, qui n'avait que des accents aigus, ne pouvait avoir d'autre moyen d'arriver au cœur que de percer les oreilles. » Un pareil physique n'était guère propre à le rendre heureux auprès des femmes ; témoin l'anecdote suivante qui nous est spirituellement racontée par M. Alfred de Bougy, dans son intéressant *Voyage dans la Suisse française* :

« Gibbon devint épris de Madame de Montolieu, et, se trouvant un jour en tête à tête avec elle, il tomba théâtralement à ses pieds. L'écrivain d'outre-Manche fit l'aveu de ses sentiments, et la baronne fut assez polie pour réprimer une furieuse envie de rire, mais elle parla à son corpulement adorateur de façon à le rendre plus circonspect et plus sage à l'avenir. Puis elle dit, moitié sévèrement, moitié gaîment, à Gibbon, qui était affaissé sur lui-même :

— Allons, Monsieur, relevez-vous !

— Oh ! madame... je ne puis, soupira l'infortuné en restant dans la même posture.

— Relevez-vous, je vous l'ordonne.

— Hélas, madame, c'est impossible.

Madame de Montolieu se méprit sur le sens de ces derniers mots, et, les attribuant à une obstination amoureuse, finit par s'impatienter et se fâcher tout rouge.

— Je ne puis pas, en vérité, je ne puis pas, répé-

tail lamentablement l'historien, en faisant de vains efforts pour se dresser sur ses jambes flasques et engourdis.

Madame de Montolieu comprit enfin que l'impossibilité était toute physique. Elle tira le cordon d'une sonnette, un de ses gens parut, et elle lui dit en se retirant :

— Aidez monsieur à se relever.

Gibbon fut replacé sur le canapé, où on lui laissa tout le loisir de se remettre de son désappointement, de son malaise et de sa confusion.

Laissons maintenant Gibbon, que nous retrouverons plus tard à Paris chez M^{me} Necker, ou à Lausanne chez son ami d'Yverdon. Revenons à M^{lle} Curchod. Au moment où elle recueillait à Lausanne les témoignages les plus empressés que lui attirait ses talents précoces, son amabilité et ses charmes, elle perdit sa mère. Ses amis s'inquièrent de son avenir. Une femme du monde, Madame de Vermenou, qui avait connu M^{lle} Curchod à son passage à Genève et qui était recherchée en mariage par M. Necker, l'emmena avec elle à Paris. M^{me} de Vermenou n'avait encore pris aucune décision au sujet de la demande en mariage qui lui avait été faite, et quand M. Necker, déjà riche banquier, eut vu la jeune Suisseuse qu'elle avait prise sous sa protection, le futur ministre de Louis XVI ne tarda pas à préférer la protégée à la protectrice. Il épousa, quelques mois plus tard (1764), M^{lle} Curchod, alors âgée de vingt-quatre ans.

Madame Necker devint grande dame ; son salon reçut bientôt tout ce qu'il y avait de plus distingué parmi les gens de lettres. « Pour énumérer, dit M. Sainte-Beuve, tout ce qu'elle recevait alors dans son salon de Paris ou dans son parc de Saint-Ouen, il faudrait dénombrer l'élite de France. M. Necker, ajoute cet écrivain, ne figurait guère dans ce salon que comme observateur et par un silence peut-être prudent sur des sujets qu'il ne possédait pas tous au même degré. Il ne sortait de temps en temps de ce silence que par quelque saillie piquante, par quelque trait malin ou gai, pour noter au passage un travers ou un ridicule. M^{me} Necker, sous son air froid et contenu, aimait son mari avec exaltation, avec culte, et lui la payait en retour du même sentiment. »

Pendant le ministère de son mari, M^{me} Necker se voua avec zèle à des œuvres de bienfaisance ; elle travailla avec une persévérance admirable aux soins des hôpitaux. A la date de 1778, les malades n'y étaient pas très-bien traités ; on en mettait ordinairement deux dans le même lit. Cet état de choses inspira à cette femme vertueuse la généreuse pensée de fonder l'hôpital Necker, institution dont elle fut pendant dix ans la directrice et qui prouva la possibilité de soigner les malades avec plus d'humanité.

C'est depuis cette époque que M^{me} Necker garda dans sa pensée une préoccupation qui ne l'abandonna point ; celle de sa sépulture. Elle avait vu d'affreux exemples des inhumations précipitées, en s'occupant des hôpitaux, et son imagination en avait été frappée ; ce qui explique les soins apportés à son tombeau, dans le parc de Coppet, ensuite de ses dernières volontés, qui furent scrupuleusement exécutées par M. Necker. Elle attacha

toujours un prix extrême à la certitude que ses cendres seraient réunies à celles de son mari. Nous donnerons plus tard d'autres détails sur ce tombeau, dont on a beaucoup parlé, vu les particularités qui s'y rattachent.

M^{me} Necker mourut en mai 1794, à l'âge de cinquante-quatre ans, dans une habitation près de Lausanne que nous regrettons de ne pouvoir indiquer, faute de renseignements positifs.

On lit de touchants détails sur les derniers moments de M^{me} Necker, dans une notice écrite par sa fille. « Ma mère, dit M^{me} de Staël, aimait à entendre la musique pendant sa maladie, et chaque soir elle faisait venir des musiciens, afin que l'impression causée par les sons entretint son âme dans les pensées élevées; le dernier jour de sa vie, des instruments à vent jouaient encore dans la chambre à côté de la sienne, et je ne puis exprimer ce qu'il y avait de sombre dans ce contraste entre cette musique et le sentiment de tristesse dont la mort remplissait le cœur... Mon père lui prodigua pendant sa longue maladie des soins dont rien ne peut donner l'idée, des soins pleins de tendresse et d'émotion, animés par ce rayon d'amour que les cœurs purs conservent à travers les souffrances et les années. »

(La suite au prochain numéro). L. M.

Les salles à manger chez les Romains.

Le goût de la table fit de la salle à manger la plus belle pièce de la maison. « On se regarde comme pauvre et misérable, disait Sénèque, quand les murs ne brillent pas de belles pièces de marquetterie achetées à grands frais et arrondies par le ciseau; si, au marbre d'Alexandrie ne se mêlait point des incrustations de marbre de Numidie; si, à l'entour, ne règne pas un cordon de mosaïque dont les couleurs imitent la peinture; si le plafond n'est lambrissé de verre. Nous en sommes arrivés à un tel point de délicatesse que nous ne voulons plus marcher que sur des pierres précieuses. »

Ce parquet, pourtant si riche, paraissait trop commun. Héliogabale parsemait ses salles à manger de roses, de lis, de violettes, de narcisses et de toutes sortes de fleurs. Pour mieux traiter Antoine, Cléopâtre fit couvrir le plancher de sa salle à manger d'une coudée de feuilles de roses; elle avait consacré plus de trois mille francs à cette espèce de tapisserie. Les murs suintaient aussi les essences. Sénèque constate qu'on avait trouvé le moyen de faire monter, par des tuyaux cachés, le parfum du safran à une hauteur prodigieuse. Un jour que Néron se parfumait avec une essence très précieuse, il en arrosa légèrement Marcus Othon. Le lendemain, celui-ci donna à souper au prince, et lorsqu'il entra dans la salle, il vit de tous les côtés des tuyaux d'or et d'argent, qui répandaient des essences du plus grand prix avec autant de profusion que si c'eût été de l'eau, en sorte que les convives en furent trempés.

Le plafond ménageait encore des surprises. Sénèque nous apprend que les plafonds étaient mobiles et se succédaient continuellement sous des formes nouvelles; ils changeaient à chaque service. Dans son palais d'or, Néron avait voulu que, dans les salles à manger, le plafond fut fait de tablettes d'ivoire mobiles; de temps en temps il s'ouvrait pour lancer des parfums et des fleurs sur la tête des convives. Dans les salles d'Héliogabale, ces plafonds mobiles rendaient parfois telle quantité de violettes et de fleurs sur les gens attablés, que quelques-uns moururent étouffés, faute de n'avoir pu se dégager de cette grêle de bouquets.

Héliogabale faisait chauffer ses salles avec des aromates des Indes.

Les Romains avaient ordinairement trois salles à manger, une pour l'hiver, une pour l'été et l'autre pour les demi-saisons. Dans son palais d'or, Néron avait une salle à manger qui était ronde, et tournait jour et nuit pour imiter le mouvement circulaire du monde. Lucullus distingua ses salles par le prix des festins qu'il y donnait. Ainsi la dépense de chaque festin dans la salle d'Apollon était fixée à 25,000 fr. — Suivant Varron, Lucullus aurait inventé la salle en plein air; car, à Tusculum, il fit construire une salle à manger au milieu d'une magnifique volière, afin d'avoir pour concert les ramages des oiseaux les plus rares.

A la fin on s'aventura sur l'eau.

Caligula fit construire des vaisseaux liburniens à dix rangs de rames, et dont les voiles étaient de diverses couleurs, et la poupe garnie de pierres précieuses. On y voyait une grande quantité de bains, de galeries et de salles à manger, une grande variété de vignes et d'arbres fruitiers. C'était sur ces navires qu'il côtoyait la Campanie, mollement couché, en plein jour au milieu des danses et des symphonies.

TygeUin ménagea une surprise du même genre à Néron. « On construisit sur l'étang d'Agrippa, dit Tacite, un radeau que d'autres bâtiments faisaient mouvoir, et sur lequel on servit le festin. Les navires étaient ornés d'ivoire et d'or. Les rameurs étaient jeunes et on les avait rangés suivant leur âge et leur habileté dans la corruption. TygeUin avait rassemblé de tous les points de la terre, des oiseaux, du gibier et même des poissons de l'Océan. Les bords de l'étang étaient remplis de femmes de toutes les conditions et dans toutes les attitudes. Les chants et les danses ne cessèrent point. Tout ce qui peut éblouir les yeux avait été aussi bien préparé que le festin. »

L'empereur Vêrus préféra la maison de campagne; et il s'en fit construire une magnifique où il passait plusieurs jours de suite avec des affranchis et des camarades dans tous les excès de la table. Il avait un ministre des plaisirs, des joueurs de harpe et de flûte, des histrions, des bouffons, des acteurs mimiques, des joueurs de gobelets.

Les tables étaient portatives et se renouvelaient avec les services. Elles étaient généralement en cèdre ou en ivoire, et incrustées d'or, d'argent et de pierreries. Le citre de Mauritanie était surtout recherché pour les tables.

On conserva longtemps comme une curiosité la table de citre que Cicéron avait achetée 200,000 fr. Asinius Gallus en eut une de 220,000 fr.; celle de Céthégus atteignit 280,000 fr.

Les Romains avaient l'habitude de manger couchés sur des lits. Ces lits devinrent un autre objet de luxe. Carvilius Pollion, chevalier romain, couvrit ses lits de plaques d'argent, puis il préféra ensuite l'or. Héliogabale voulut des lits en argent massif. Il garnissait quelquefois sa table de nappes sur lesquelles étaient figurés à l'aiguille ou en tapisserie tous les plats qui devaient paraître aux différents services. Mais habituellement toutes ses nappes étaient d'étoffe d'or. Les lits des tables participèrent au même honneur. Néron donna jusqu'à 800,000 fr. pour des tapis de Babylone destinés à couvrir ses lits. Héliogabale préféra les étoffes d'or.

Les coussins sur lesquels on s'appuyait ne laissaient rien à désirer à la mollesse. Héliogabale ne se couchait habituellement que sur des coussins faits avec du poil de lièvre ou avec le duvet qui se trouve sur les ailes des perdrix, et il en changeait souvent. Elius Vêrus imagina un lit formé de quatre gros coussins, de toutes parts entouré d'un léger réseau et rempli de feuilles de roses dont on avait ôté le blanc. Il s'y couchait, couvert d'une voile tissu de lis, et parfumé des plus suaves odeurs de la Perse.

(Grand Journal.)

La visite académique.

Pour entrer à l'Académie,
Un candidat allait trottant,
En habit de cérémonie,
De porte en porte visitant,
Sollicitant et récitant
Une banale litanie
Demi modeste, en mots choisis :